

vouement dans mes épreuves a été si admirable, et mon fils qui ne me donne que des satisfactions morales. Cela, je ne le puis faire. On m'a proposé l'oubli si je consentais à faire ma soumission, mais je ne veux pas me séparer des miens. Ai-je donc tant mérité la haine, me dit-il, moi qui ai passé ma vie à prêcher la modération et l'amour ?

Et disant cela, l'ancien prédicateur me montre un monceau de lettres qui lui ont été adressées par des hommes aux opinions les plus diverses et qui, toutes, rendent hommage à l'élévation de son caractère. J'en prends une au hasard ; elle est de Renan :

M. Ernest Jurgle cite ici la lettre de Renan—moins une partie.

Voici la dernière phrase de la lettre de Renan :

Je ne sais si nos théodicées coïncident ; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et si j'ai quelque droit de parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'y a pas de notre temps de disciple plus authentique que vous.

M. Ernest Jurgle ajoute justement :

Faisons des réserves sur cette fin d'épître.

Le vrai disciple de Jésus n'est pas celui auquel Renan s'adresse dans cette lettre, mais celui qui, avant le concile de 1869, au milieu d'une foule enthousiaste, soulevait, sous les voûtes même de Notre-Dame, les applaudissements de son auditoire par la force d'un talent qui puisait son inspiration aux sources les plus pures de la doctrine chrétienne.

Evidemment, M. Hyacinthe Loyson, au déclin de ses jours, voit avec terreur l'éternité qui s'avance ; et, raisonnant alors, il voudrait revenir à ce Dieu, dont il enseigna, jadis, avec tant d'éloquence, les lois saintes aux hommes.

* *

Notre ami, le Dr J.-A. Saint-Denis, de Vaudreuil, vient d'avoir plusieurs succès à la clinique du célèbre professeur Guyon, auquel il est attaché comme assistant.

Sincères félicitations à notre travaillant compatriote dont le savoir médical sera apprécié au Canada, à son retour.

* *

Les docteurs Paul Ostiguy, de Chambly, et Georges Bourgeois, des Trois-Rivières, viennent passer deux ans à Paris pour se perfectionner dans la médecine générale.

Ils suivent, en cela, l'exemple de leur aîné et brillant confrère, le Dr Albert LeSage, qui doit être maintenant installé à Montréal, et à qui la science ne manque pas. Ses clients s'en apercevront.

* *

Je lis dans tous les journaux du Canada, qu'il y fait une chaleur torride, et je compare la température d'ici.

Depuis le 15 juillet, le temps est frais et nous avons à Paris, une température délicieusement douce et agréable.

Peu de pluie, beaucoup de soleil, des fleurs toujours et partout, plus de fleurs que de vrais Parisiens partis à la mer ou à la campagne.

Hernani faisant salle comble aux Français, au mois d'août, et *Les Cloches de Corneville* ayant égal succès à la Gaité, voilà de quoi faire actuellement aimer Paris.

* *

PARIS, vendredi, 21 août.

Hier soir, j'ai entendu *Hernani* à la Comédie-Française, où une salle archi-comble applaudissait les vers de Victor Hugo. Je dis les vers, parce que malgré toutes les beautés d'*Hernani* je trouve surhumain ce dénouement qui fait qu'un homme, comblé d'honneurs, riche et aimé, sublimement aimé, sacrifie cet adorable bonheur pour accomplir la plus insensée des promesses, celle de mourir volontairement, stupidement, de chercher le néant quand le ciel veut vous sourire !

Rodolphe Brunet

SAINTE-AGATHE

A M. Raymond Préfontaine.

*Cherchons quelque rive tranquille :
Citadins, fuions le fracas,
La chaleur, le bruit de la ville,
Dont chacun de nous se sent las !
Des bois odorants, compagnons,
Cherchez le doux et frais ombrage.
Montez vers cet altier village,
Le gai Sainte-Agathe des Monts.*

*Il est joyeux, il est charmant,
Et le nuage,
Sur son passage,
Se mire dans son lac dormant.*

*Echappons aux souffles fétides
Des réseaux étroits des cités,
Jusqu'au sommet des Laurentides
Citadins, hâtez-vous, montez.
L'air pur caresse tous les fronts,
Et doucement chacun se livre
Au plaisir de se laisser vivre,
Au gai Sainte-Agathe des Monts.*

*Il est joyeux ! L'oiseau sortant
De ses collines,
De ses ravines,
Se mire dans son lac dormant.*

*En la maison hospitalière
Des Préfontaine et des Rolland,
Une amitié franche et sincère
Et nous convie et nous attend ;
Au sein de ces verts mamelons,
Le castel radieux festoie ;
Hâtons-nous et prenons la voie
Du gai Sainte-Agathe des Monts.*

*Il est joyeux, il est charmant,
Toutes coquettes,
Ses maisonnettes
Se mirent dans son lac dormant.*

*Vous tous, amis, dont la jeunesse,
Pour votre front chaud et févreur,
Cherche l'amoureuse caresse
D'un cœur ami, de grands yeux bleus,
Laissez les prés et les vallons !
Car là-haut tout rit et tout chante,
L'amour berce mieux l'âme ardente
Au gai Sainte-Agathe des Monts.*

*Il est joyeux ; le tendre amant,
Dans sa nacelle,
Avec sa belle,
Se mire dans son lac charmant*

*Amis, confions à la brise,
Nous apportant son chant d'oiseau,
La senteur des bois qui nous grise,
Et le doux bruissement des eaux,
L'enivrement et les chansons
Qu'aux replis de l'âme on sent naître ;
Chantons la beauté, le bien-être
Du gai Sainte-Agathe des Monts.*

*Chantons ce village charmant,
Douce retraite,
Fraîche et coquette ;
Chantons son joli lac dormant.*

E. B.

Montréal, 15 août, 1896.

CORRESPONDANCE DU BRÉSIL

Nous allons tirer bénéfice, si nous le voulons, et au plus grand profit de tous, du gouvernement modéré qui dirige aujourd'hui les destinées du Brésil. Bien qu'il soit prohibé de traiter de parlementarisme à l'époque actuelle, on ne peut nier, cependant, que le Parlement tient à conserver, malgré les dispositions constitutionnelles, toutes les attributions qui étaient de son ressort lorsque la monarchie, gouvernant seule, s'appuyait sur un semblant d'opinion publique.

Les dernières discussions des Chambres nous ont montré que la vieille routine inspire encore les représentants de la nation. Ils veulent sortir de leur rôle, qu'ils trouvent mesquin, et gouverner en maîtres, tout en condamnant les principes de M. Silveira Martins, chef des fédéralistes de Rio Grande, qu'ils mettent journalièrement en pratique.

Le jour où l'on voudra renfermer le Corps Législatif dans ses attributions constitutionnelles, il se considérera lésé et prononcera le mot de "dictature," de bonne foi, sans s'apercevoir que c'est lui qui veut se faire dictateur, par l'absolutisme de décisions qui sont en dehors de sa compétence.

Tout va bien, jusqu'à présent, parce que l'Exécutif a su éviter les conflits créés à plaisir par la Chambre des députés, et tout ira bien par la suite, dès que la séparation des paroleurs laissera le gouvernement libre de ses actions.

Libre, il l'est ; mais on est forcé d'avouer que les minuscules questions soulevées par les groupes parlementaires causent encore une certaine gêne dans la sphère gouvernementale, où l'on doit parer les coups d'épingle qui sont portés avec une constance qu'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de parti.

Aucune accusation n'est formulée contre le chef de l'Etat, et les secrétaires du gouvernement sont à l'abri de tout soupçon ; on ne peut donc attribuer l'opposition qu'au mauvais instinct de ceux qui veulent empêcher de faire le bien par ceux qui ont pris charge de le faire.

La tâche difficile d'éplucher le budget de l'Etat et de garantir, le plus possible, les intérêts du contribuable sans laisser à découvert les besoins de la dépense nationale et de l'administration du pays, est négligée parce qu'elle demande de l'étude et de la réflexion ; on préfère s'occuper des amis pour les soutenir, ou des ennemis pour les anéantir.

L'expérience n'entre pas en ligne de compte et on ne veut pas se souvenir que les amis de la veille sont souvent les ennemis du lendemain, ce qui prouve, jusqu'à un certain point, qu'on se laisse entraîner par les intérêts personnels et qu'on ne défend que soi-même en défendant l'ami du jour.

Le gouvernement se trouve donc dans les conditions d'un chef de maison ne pouvant congédier ses employés, qui passent leur temps à se disputer lorsqu'ils ont fort à faire ; tout reste en souffrance, moins les appointements de ce personnel et les larges gratifications que son déplacement exige.

La meilleure bonne volonté s'émousse dans de semblables conditions, et il faut une forte dose de résignation, alliée à un patriotisme bien résolu, pour tolérer une semblable situation.

Une chose à noter en passant : c'est que les maîtres de bâtons dans les roues sont des opposants de professions, ils feront de l'opposition demain comme ils en font aujourd'hui, et, hors le cas impossible où chacun d'eux pourrait être gouverneur, on peut compter sur une hostilité constante des parlementaires qui n'admettent pas le parlementarisme.

Nous admettrions sans peine que des agrégations se formassent, dès qu'elles n'auraient pour but que le bien général et le progrès d'une nationalité qui peut compter sur un brillant futur ; mais existe-t-il quelqu'un qui puisse honnêtement affirmer que la formation des groupes politiques obéisse à ce principe collectiviste ?

Ces groupes n'ont-ils en vue que l'intérêt général ?

Ce serait bien possible, en tant que groupes, mais chaque membre composant soumettra le bien de tous à ses intérêts particuliers. Si des exceptions se produisent, on ne les constatera que chez des adhérents éphémères qui se retireront écoeürés avant qu'on ne les évince comme infidèles. L'esprit de parti s'adapte fort bien à l'ambition qui forme le fond de la nature humaine ; c'est une mauvaise herbe à extirper, et le corps électoral, seul capable d'entreprendre ce labeur, ne veut pas s'en donner la peine.

Nous signalons le mal et nous indiquons le remède ; quant à garantir la cure, nous ne sommes pas assez présomptueux pour aller jusque-là.

Pierre B. de Boucherville

Une élégance trop raffinée cache les lignes d'un beau caractère et défigure ses traits ; le vernis mal employé surcharge un tableau et l'assombrit. — MME QUINEX.